

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Antiquités de l'Alsace ou châteaux, églises et autres monumens des départemens du Haut- et du Bas-Rhin

Dépt. du Haut-Rhin

Golbéry, Marie Philippe Aimé

Mulhouse, 1828

Chateau de Haut-Landsperg

[urn:nbn:de:bsz:31-341674](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-341674)

CHATEAU DE HAUT-LANDSPERG.

En face de Colmar, la chaîne des Vosges semble se rompre pour ouvrir un passage à la vallée de Munster. A droite on aperçoit sur les montagnes le pic du Hohenack et le prieuré des Trois épis; à gauche se prolonge vers le sud une ligne avancée de sommets qui dominent immédiatement la plaine. Elle est riche de monumens, et sur sa première croupe se trouve un des châteaux les plus importans de toute la contrée; c'est celui de Haut-Landsperg. Vues du Plixbourg et de la vallée, ses hautes murailles prennent un aspect imposant, tandis que du côté de la plaine on les distingue à peine au milieu des arbres de la forêt, et de rochers auxquels la nature a donné la forme de bastions. Cependant la cognée vient d'éclaircir le bois, comme pour laisser entrevoir encore, avant leur chute, les débris de cette antique forteresse, siège autrefois des plus puissans seigneurs et fief de la maison d'Autriche, aujourd'hui propriété de quelques juifs, qui l'ont acquise avec la forêt. Un mot inscrit dans le contrat de vente pouvait conserver ce monument, et ce mot n'a point été écrit; ainsi nos souvenirs disparaissent peu à peu du sol, avec les ruines qui enseignaient notre histoire et dont la présence était plus propre à instruire du passé, que les pages les plus éloquantes de l'écrivain.

Notre planche 13.^e représente la principale entrée du château; elle est impraticable aujourd'hui, parce que le pont-levis qui joignait les deux bords du fossé n'existe plus. On y pénètre par un guichet ouvert à l'ouest, c'est-à-dire, à l'opposite de cette porte; mais ce n'est qu'une première enceinte. On arrive à l'intérieur par l'ouverture qui, sur notre planche 14.^e, fait face au spectateur. Ces deux dessins donnent une juste idée de la majesté et de l'étendue de ces ruines, et c'est par inspiration, sans doute, que l'artiste auquel nous devons le premier, a montré la cognée du bûcheron s'exerçant sur un arbre déjà renversé, présage certain du sort auquel l'insouciance du Gouvernement condamne les beaux débris de cette triple enceinte, emblème frappant de cet esprit d'anéantissement qui porte la destruction jusques dans la destruction même.

Le château était construit avec une rare solidité : des corps-de-garde, des galeries sont pratiqués dans l'épaisseur des murs, et de leur faite s'élevaient des tours dont les débris sont encore imposans. Au dehors on voit d'immenses blocs de maçonnerie; ce sont les restes des ouvrages avancés. La hauteur des murailles est effrayante à l'extérieur; le dessin ne pouvait en fournir l'idée plus heureusement que par la pose craintive des deux hommes qui, sur la gauche, semblent mesurer la profondeur de l'abyme. On voit de ce côté un monticule de décombres surmonté de broussailles, et un édifice sous lequel jaillit encore une source d'eau fraîche qui couvre ces vieilles pierres de ses eaux toujours renouvelées. Qu'est-il besoin de description, quand l'habileté du crayon a tout fait? qui ne voit la plaine d'Alsace étendre au nord sa surface unie le long des Vosges? Ce tableau

s'agrandit quand on se place sur le monticule qui est à la gauche du dessin : alors les vertes prairies de la vallée et ses nombreux villages viennent l'animer, tandis que les formes âpres et décidées de ses sommets dépouillés contrastent avec le vague lointain des montagnes qui forment au-dessus du Rhin un rideau bleuâtre, et avec les glaciers de l'Helvétie, dont les contours incertains se confondent au midi dans les nuages mobiles au sein desquels ils apparaissent.

Notre planche 14.^e ne laisse point apercevoir le principal corps de logis, qui est adossé à la muraille méridionale.

Ce sont les annales de Colmar qui contiennent la première mention de Hohen-Landsperg. Les habitans de Colmar, de Schlestadt, de Zurich et de Berne refusèrent tout tribut à l'empereur Rodolphe, et prétendirent à une liberté illimitée. Ce fut alors que l'empereur institua dans la charge d'avocat d'Alsace Otton d'Ochsenstein, fils de sa sœur. Secondé par l'évêque de Bâle, ce nouveau gouverneur força Porentrui à lui ouvrir ses portes. Cependant Sigefroi de Gundolsheim, qui était prévôt de Colmar, résistait à l'ordre qui le destituait, et renfermé dans le château de Haut-Landsperg, il bravait Otton d'Ochsenstein; mais ce seigneur l'assiégea, et le jour de la Saint-Nicolas 1281 la forteresse fut prise de vive force par les troupes impériales.

Lorsqu'on veut remonter plus haut dans l'ordre des temps, on ne trouve que des choses incertaines ou même contradictoires. Les manuscrits de Specklin, par un grossier anachronisme, placent la construction de cette forteresse sous l'empereur Frédéric Barberousse, et cependant ils en font honneur à Wœlfelin, qui vécut sous Frédéric II; puis, par un retour singulier, ils en donnent la fondation à ce même Sigefroi de Gundolsheim, sur lequel le prit Otton d'Ochsenstein : mais à travers ces nuages historiques perce une importante vérité; c'est que ce domaine, le château de Plixbourg et le territoire de Kaisersberg ont été réunis dans les mêmes mains; c'est que ces trois châteaux ont une commune origine. Il est resté de cette antique union des vestiges certains, tels que la possession en commun de Winzenheim, de Türckheim, de Niedermorschwihr, etc.; et si l'on se rappelle l'acquisition de Kaisersberg faite par Henri, roi des Romains, pour son père Frédéric II; si l'on considère le grand nombre de fortifications qui ont été élevées pendant ce règne, on accordera sans peine que tout le territoire qui s'étend au devant des vallées d'Orbey et de Munster faisait alors partie des possessions impériales; et l'on a dû mettre d'autant plus d'activité à élever ces châteaux, qu'il importait de garantir l'Alsace contre les incursions des ducs de Lorraine. Henri VII exerçait alors tous les actes de la souveraineté, son père ayant promis une croisade et se disposant à s'embarquer pour la Palestine.

Quant à la construction attribuée à Sigefroi de Gundolsheim, elle se réduit, sans doute, à une simple réparation. La guerre dans laquelle Rodolphe de Habsbourg se trouvait engagé contre Ottocaire en Autriche et en Bohême, a pu favoriser la résistance des villes aux ordres de cet empereur. Il paraît que depuis qu'Otton d'Ochsenstein l'eut pris, le château du Haut-Landsperg resta fief de la

maison d'Autriche : du moins il est compté au nombre de ses possessions dès l'année 1303; et comme on voit en 1289 Rodolphe, fils de l'empereur de ce nom, duc d'Autriche et prince de Souabe, pourvoir à la défense de ce fort par des sacrifices personnels en faveur de Conrad et de Walther de Kaisersberg, on en peut conclure que la séparation du domaine de Haut-Landsperg d'avec les terres impériales et son attribution à la maison d'Autriche datent de cette époque. On ne dit plus d'ailleurs que le prévôt impérial de Colmar y ait résidé. Quant à la seigneurie, deux ans auparavant et en 1287, Albert, duc d'Autriche, qui depuis fut empereur, l'avait engagée à Brunon de Ribeaupierre. Il paraît que ce pacte déplut fort aux sujets; car, lorsque le domaine direct eut passé à Léopold, troisième fils d'Albert, ils se révoltèrent contre Brunon, et la sédition ne s'apaisa que quand il eut renoncé à ses droits. Le domaine utile resta depuis lors réuni au domaine direct jusqu'en 1397, que Léopold IV, dit le Superbe, assigna à un autre Brunon de Ribeaupierre 1300 florins à prendre sur les revenus de la seigneurie. En 1411, à la mort de Léopold, son frère Frédéric, celui-là même qui fut excommunié par le concile de Constance pour avoir favorisé l'évasion du pape Jean XXIII, devint le maître du Haut-Landsperg. Dépossédé par suite de cet anathème, il fut, à la vérité, réintégré dans ses états; mais il ne paraît pas avoir repris le domaine utile de cette seigneurie, soit qu'en Alsace on eût suivi l'exemple des Suisses, qui, malgré le concile et malgré l'empereur, refusèrent de restituer les biens dont ils s'étaient emparés; soit que lui-même se montrât peu difficile envers les Lupfen, qui avaient pris possession de la terre de Haut-Landsperg pendant ces troubles. Dès 1422 un Jean de Lupfen accompagne Maximien de Ribeaupierre dans la surprise nocturne du château de Girsperg. Or, ce fut dans les mains de ce seigneur qu'en 1435 l'empereur Sigismond confirma la possession de Haut-Landsperg. Les comtes de Lupfen n'eurent pas non plus de peine à reconnaître la suzeraineté de la maison d'Autriche, devenue maîtresse absolue de l'Empire. Ils conservèrent ce domaine jusqu'en 1563, et divers événemens marquans signalèrent cette époque. En 1465, plusieurs villes impériales se liguèrent contre un Jean de Lupfen, qui avait égorgé beaucoup d'habitans de Türckheim en surprenant leur ville. L'électeur palatin Frédéric se mit à la tête de cette ligue, qui n'eut d'autre effet que la reddition momentanée d'Ammerschwih. Huit ans après, Charles le téméraire visita le comte de Lupfen et passa la nuit dans son château de Kientzheim. Il est inutile de rapporter ici toutes les chartes d'investiture conférées aux Lupfen : les empereurs s'y réservaient quelquefois le droit d'ouverture. Joachim de Lupfen étant mort, l'illustre Lazare de Schwendi, l'un des plus grands guerriers de son siècle, acheta ce fief du consentement de Ferdinand I.^{er}, qui y ajouta le droit d'en disposer par testament.

Arrêtons un instant nos regards sur cet homme extraordinaire qui repose avec son fils dans l'église de Kientzheim. Sa tombe présente l'image d'un chevalier grossièrement sculpté, et l'on sait à peine que celui dont elle couvre les restes, commanda les troupes impériales contre les alliés de Smalcalde, contre les Turcs,

enfin contre les Hongrois. Ce fut lui qui, dans la première de ces guerres, prit Gotha et délivra le margrave Albert de Brandebourg, qui y était prisonnier. En 1557, Schwendi assista à la bataille de Saint-Quentin, et l'année suivante à celle de Gravelines. Maximilien II l'ayant mis à la tête de son armée, il l'envoya faire la guerre en Transylvanie, où il prit Tokay en 1565 : il obtint encore d'autres succès ; mais le prince Zapolia se voyant soutenu par la Turquie, et Schwendi ne recevant point de renforts, celui-ci renonça volontairement à son gouvernement : bientôt il accompagna l'empereur à Ratisbonne, et en 1569 il fit à Kientzheim sa rentrée solennelle à la tête de quarante chevaux. A ses qualités guerrières Schwendi joignait des connaissances étendues et un esprit cultivé. On lui doit un écrit sur le gouvernement de l'Empire et sur la liberté des religions. Il l'avait rédigé étant *Burgvogt* (commandant) de Brisach, et de l'ordre exprès de l'empereur. On y trouve des vues ingénieuses et profondes. Il est de plus auteur d'un traité latin sur la manière dont il convient de faire la guerre aux Turcs. L'esprit conciliant de ce seigneur fit beaucoup de bien à sa patrie adoptive : un jour il leva les obstacles que Strasbourg mettait au transport des vins, et dans une autre occasion son intervention termina les différends que la réformation avait fait naître entre la ville et le chapitre de Munster. Schwendi mourut à Kirchhoffen en Brisgau, à l'âge de soixante-trois ans, et en 1583. Son corps fut transféré à Kientzheim.

Par son testament, Lazare de Schwendi avait institué pour héritier son fils Guillaume. Ce fils était issu de son union avec une femme de la famille de Bœcklin de Bœcklinsau, famille qui existe encore en Alsace et dont le chef, M. le baron de Bœcklin, possède aujourd'hui le château de Kaisersberg. Privé d'enfants mâles, Guillaume offrit en fief ses allodiaux, pour que sa fille Hélène-Éléonore fût déclarée capable de lui succéder, à l'exclusion de la branche issue du frère de Schwendi, qui, selon le testament, lui était substituée. Il réussit, et sa fille ayant épousé successivement le comte de Furstemberg et celui de Leyen, ces seigneurs jouirent des terres de Haut-Landsperg. Ce fut en 1633, au mois de Mai, que les Suédois s'en emparèrent ; ils y trouvèrent encore les canons qu'y avait laissés Schwendi. Il y avait quatre mois qu'ils étaient maîtres de Colmar, et près de six que le Rhingrave avait établi son camp à Türckheim. Louis XIV fit détruire le château, et depuis lors il fut abandonné. Dès les temps les plus anciens, ses maîtres paraissent avoir préféré le séjour de Kientzheim. Tant qu'il fut debout, le Haut-Landsperg était le lieu où l'on faisait subir aux condamnés le supplice du cheval de bois et la peine de mort.

En 1656 une commission nommée par Louis XIV rendit aux Schwendi dépouillés ce que leur donnait le testament : toutefois leur possession ne fut pas de longue durée ; en 1680 le roi confisqua la seigneurie par le motif que François de Schwendi ne vivait pas en France. Ici commence une nouvelle série de noms, qui ne sont pas moins illustres. Montclar, commandant militaire de l'Alsace, puis son gendre le marquis de Rébé, puis le comte Dubourg, fils

du vainqueur de Hammerstatt et gendre du marquis de Rébé. En 1714 le Roi racheta la seigneurie pour soixante mille livres, et la conféra à la ville de Colmar, en compensation du prieuré de Saint-Pierre, qui était advenu au grand-chapitre de Strasbourg par suite de l'échange du *Bruderhof*, où s'étaient établis des Jésuites.

COLMAR.

Colmar est au milieu d'une plaine fertile, à une lieue des Vosges, à quatre du Rhin. Une rivière, qu'on appelle la Lauch, traverse la ville: elle y reçoit un canal dérivé de la Fecht; c'est le Logelbach. Sur les bords de ce canal l'industrie a réuni de magnifiques bâtimens; ils formeront bientôt une ville nouvelle autour des belles fabriques de MM. Haussmann et Jordan, les premières et par leur date et par leur importance. Cette longue galerie d'élégantes habitations semble au loin prolonger jusqu'au pied des montagnes le faubourg de Colmar. Après avoir reçu le Logelbach, la rivière s'écoule lentement vers l'Ill, qui a donné son nom à la province. Non loin de Colmar est le village de Horbourg; les ruines que couvrent ses maisons, les objets d'antiquité qu'on y a recueillis, m'ont déterminé à suivre l'opinion de nos meilleurs auteurs, qui s'accordent avec Schoepflin pour y placer *Argentouaria*, ville celtique, demeure des habitans primitifs, nommée au 2.^e siècle par Ptolomée, et près de laquelle, au 4.^e, Gratien défit les *Alemanni Lentienses*, commandés par le roi Priaire, qui fut tué avec trente-cinq mille de ses soldats. Peut-être quelques tombelles qu'on aperçoit au milieu des champs, sur les banlieues voisines, couvrent-elles les restes de ces barbares. Un autel d'Apollon a été trouvé dans le siècle dernier parmi les débris que le sol recèle en son sein; l'inscription qu'il porte renferme les mots: *Apollini Granno Mogouno*, ce qui est surtout remarquable en ce que, dans la vieille langue celtique, *Gran* signifie le soleil; cette épithète accompagne souvent le nom romain d'Apollon dans les monumens anciens. Un autre autel porte pour inscription: *In H D D Dea (e) Vi (c) toriæ Pro Sal (ute) Vicano (rum) Cetturo*. On a trouvé encore beaucoup d'autres objets moins importans; je les ai décrits dans un ouvrage séparé sur cette ville antique. Un fort paraît avoir occupé le côté oriental d'*Argentouaria*, pour la défendre contre les invasions des Germains; ses épaisses murailles renferment des débris de colonnes et des inscriptions, preuve irréfragable que ce fort n'a été construit qu'après que la ville eût été une première fois dévastée. Ce *castrum argentariense*, comme l'appellent quelques notices, ne peut pas être antérieur au 3.^e siècle; car un linteau de porte, trouvé parmi les fondations, offrait le nom du César Geta, qui a été assassiné, en 213, entre les bras de sa mère, par son frère Caracalla. A la vue des lettres qui composent les inscriptions, je déciderais plus volontiers encore que ce fort a été élevé au 4.^e siècle. *Argentouaria* fut brûlée et rasée en 407, après que l'irruption des Vandales eut ouvert la contrée aux *Alemanni*.

Haut - Rhin.

10